

canción popular urbana en el Chile de Allende y Pinochet; y pueden contribuir a la reconstrucción nacional y a la elaboración de una imagen de nación, como ocurrió en México con la pintura muralista de Orozco y Rivera, luego de la Revolución de 1910.

El encuentro (o desencuentro) entre las culturas aborígenes y los conquistadores españoles y la consecuente aparición del Nuevo Mundo, dan lugar a cuestiones sensibles sobre identidad y cultura, cuyo vector crucial es el mestizaje cultural. Estos asuntos, que trascienden épocas y fronteras, son abordados desde el encuentro inicial entre misioneros cristianos e indígenas, y los inicios de la evangelización, hasta los productos contemporáneos de la literatura latinoamericana. Ciertamente, la literatura —sobre todo, la ficción narrativa— es un 'soporte' privilegiado del renovado debate de la cuestión de la identidad, tanto en la Península Ibérica como en América Latina.

He tratado de recoger lo más significativo del sustancioso volumen reunido por Nicole Fourtané y Michèle Guiraud. Sin duda, la riqueza de temas y perspectivas ya destacada convierte a esta obra en un referente importante en los estudios sobre la identidad cultural en el ámbito luso-hispanófono.

Luis Fernando JARA

Université de Toulouse-Le Mirail

Sebastián de COVARRUBIAS HOROZCO.- *Tesoro de la lengua castellana o español*.- Edición integral e ilustrada de Ignacio Arellano y Rafael Zafra, Madrid, Universidad de Navarra/Iberoamericana-Vervuert/ Real Academia Española/ Centro para la Edición de Clásicos España, 2006.- LXVI, 1639 p. (Biblioteca Áurea Hispánica ; N° 21).

«El *Tesoro* es en buena parte una enciclopedia, una miscelánea, una oficina de curiosidades, una silva de varia lección...» dice el profesor Ignacio Arellano (p. XX). Le premier titre du *Tesoro* avait été *Etimologias*. Tel était le but avoué, mais, en fait, cet ouvrage, particulièrement conformiste et nationaliste¹, est la clé de l'univers mental de l'Espagnol moyen, dominé par l'Écriture Sainte, l'univers gréco-romain, le Moyen âge, les innombrables traditions légendaires. Il permet aussi de réaliser, grâce aux nombreuses digressions, un fascinant voyage dans la vie quotidienne des Espagnols du Siècle d'Or : lisons «cabello», «chapines», «çurriaga» etc, etc. Mais les pays lointains, déjà les Canaries, sont peu présents. Au Sixième Congrès de l'A.I.H., en 1977, le Mexicain J.M. Lope Blanch a étudié «Las fuentes americanas del *Tesoro*» à partir de l'édition Martín de Riquer (1943). Il ne trouve que 23 termes américains. Il s'étonne à juste titre de l'absence de mots comme «cacao», «caribe», ou «bejuco» qui figurait pourtant dans le dictionnaire de César Oudin (1607). Il est surpris de l'origine hébraïque attribuée à quelques mots, dont «Araucana», mais il félicite l'auteur pour la bonne étymologie de «México», «Tenuchtitlan» et quelques autres. Il constate que les sources sont rarement mentionnées : Cieza de León dans l'article «perico ligero», Acosta dans l'article «Perú», López de Gómara dans l'article «tiburón». Neuf définitions sont empruntées à ce dernier auteur, quatre d'entre elles pratiquement copiées sur la *Conquista de México* ; ailleurs l'utilisation de la source est approximative ou erronée. Covarrubias n'hésite pas à citer de

mémoire. Il semble qu'il n'ait pas lu l'ouvrage récent de Garcilaso de la Vega. Il appelle Ercilla «Arcila»... La conclusion de Lope Blanch est toujours valable : «Nuestro lexicógrafo se limitó a documentar en los cronistas que estaban cómodamente a su alcance un número reducido de las voces americanas que habían sido previamente seleccionadas como dignas de hallar cabida en su *Tesoro*, tal vez por su notable vitalidad dentro del español peninsular» («Los Indoamericanismos en el *Tesoro* de Covarrubias», NRFH, 1977, 2, p. 314).

L'édition de 2006 est l'aboutissement d'un travail considérable réalisé par une équipe étoffée sous la direction d'un grand expert en matière d'édition critique. C'est un véritable événement. L'édition princeps comportait de nombreux errata, dont beaucoup étaient sans doute le fait des typographes. Une minorité avaient été corrigés par les prédécesseurs. La nouvelle équipe a tout révisé, mais en restant prudente dans ses corrections ; elle sait qu'elle avance sur un terrain miné. Un certain nombre de cas douteux sont commentés en note de bas de page. Elle modernise l'orthographe, y compris celle du latin. Elle révisé les innombrables expressions grecques, arabes et hébraïques. Bien entendu, les termes hébreux déformés pour permettre de justifier une étymologie sont laissés tels quels. En outre, comme les entrées secondaires avaient été souvent mises sur le même plan que les principales, l'ensemble est recomposé. Si le livre mentionne les apports des prédécesseurs et rend hommage à Martín de Riquer, elle n'omet pas de citer (à plaisir?) de longues listes d'errata. Quant aux nombreuses illustrations, elles ne se contentent pas d'éclairer le texte, elles évoquent toute une époque. Elle peuvent être empruntées aux *Emblemas* de Covarrubias lui-même, mais elles sont souvent prises même à l'étranger, aussi chez des auteurs postérieurs comme Athanase Kircher. La bibliographie est importante. Enfin le D.V.D. permet, grâce à une icône latérale, de sauter directement du texte au même passage dans l'édition princeps. Le reste de la navigation peut être plus délicat.

Le livre a mérité et méritera les commentaires des linguistes. L'américaniste, lui aussi, trouve du nouveau. D'une part les ajouts de l'éditeur Noydens, en 1674, que Riquer avait intégrés au *Tesoro* sont, cette fois, présentés en annexe. En sens inverse, de précieux inédits sont ajoutés au texte moyennant la marque * ou +. En fabriquant son dictionnaire, Covarrubias, pris par le temps, avait laissé en réserve un grand nombre de fiches (à partir de la lettre A jusqu'au mot «Moisés») pour une éventuelle deuxième édition. Le lecteur a presque maintenant celle-ci entre les mains.

Il apprend ainsi que le très louangeur article «Colón» date de 1674 et non de 1611. Même si Covarrubias arrête les entrées de personnages historiques vers l'époque des Rois Catholiques², ces derniers sont tout de même mentionnés à leur place, pas Christophe Colomb. Le texte de Noydens fait vraiment figure de «desagravio». Parmi les notes nouvelles, l'une est essentielle : «*América». Ce terme n'est pas aimé des Espagnols, mais il est utilisé par Ortelius, le géographe officiel de Philippe II, à qui Covarrubias se réfère sans cesse. Il est tout de même curieux que la fiche ait été laissée de côté. Cette fois le Génois Christophe Colomb est nommé, mais «algunos atribuyen este descubrimiento a Américo

² Parmi les contemporains, il retient les personnages religieux : papes ou hérésiarques. A l'article «Filipe», il parle des rois de Navarre et il ajoute pour ceux de «Castilla» : «remítome a las historias de estos tiempos»

Vespuccio». Sur la terre elle-même, «cuarta parte del orbè», il est seulement dit qu'elle comporte : «muchas provincias y gobièrnase por dos virreyes, el de la Nueva España y el del Perú». La moitié du texte est consacrée à louer la richesse des livres des chroniqueurs, Cieza de León, curieusement appelé « Deza », F/Hernández de Oviedo, Gómara, Acosta et un autre jésuite «Joan Mafeo», en fait J. P. Maffei, un historien des Indes Orientales que Covarrubias cite à l'article «Guinea». Sur «*Cuzco», on lit : «metrópolis en aquella parte del Nuevo Mundo que mira más al Mediodía, y los españoles llaman Tierra Firme. Comprehende en sí la del Brasil y Perú». Il ajoute prudemment : «Yo me remito a las corónicas de las Indias». Philippe III est aussi roi de Portugal, mais tout de même ! Et Covarrubias oublie de parler des Portugais dans les articles «África», «Asia», «Brasil». Pour l'énorme dossier américain, très conscient de son incompétence, il s'en remet aux spécialistes que lui-même a consultés, mais certes pas étudiés.

Le «Prólogo segundo» de Dominique Reyre nous permet d'expliquer ce prurit d'étymologies hébraïques pour des termes américains. C'est que Covarrubias n'est pas encore bien consolé du désastre de la Tour de Babel. Il est de ceux, encore nombreux au XVII^e siècle, qui pensent qu'Adam parlait hébreu. Or on peut lire à l'article «Etimología» : «en ella está encerrado el ser de la cosa, sus calidades, su uso, su materia, su forma, y de alguna dellas toma nombre». Covarrubias est encore un contemporain de Cicéron et de saint Isidore. Donner une étymologie hébraïque à des mots américains, c'est rattacher cette nouvelle humanité à celle de l'Ancien Monde, c'est échapper à l'angoisse de la nouveauté. Sur le simple plan géographique, Covarrubias est comme la plupart de ses contemporains espagnols, il n'a pas assimilé l'existence du nouveau continent. Il est beaucoup moins moderne que Ramusio ou Gómara qui avaient publié soixante ans plus tôt.

Il n'empêche. La jolie dédicace au lecteur n'a pas de mal à capter sa bienveillance. Covarrubias ne manifeste pas seulement de l'humilité. De façon touchante, il doute de ses étymologies en même temps qu'il y croit. Un paratexte du *Tesoro* se charge d'ailleurs d'en montrer les difficultés. Et si notre auteur parle si peu du Nouveau Monde, ce n'est pas par dédain, bien au contraire, c'est parce qu'il se sent impuissant devant une réalité trop vaste. Il préfère renvoyer aux personnes compétentes.

Marie-Cécile BÉNASSY
Université de Paris III